

## Le pays de Gaston Miron — « territoire de [sa] poésie »

ガストン・ミロンの国——「(彼の) 詩の領土」

HAN Daekyun

ハン・デキュン

### Résumé

Pour Gaston Miron le Québec est la terre où sa poésie est née, niée et recommencée avant d'être achevée ou de rester à jamais inachevée. L'un des premiers poèmes de Miron était intitulé « Des pays et des vents ». Par la suite quand il est paru en 1963 dans la revue *Liberté* le titre était devenu : « Tristesse, ô ma pitié, mon pays », et enfin dans *L'homme rapaillé* publié en 1970, ce poème s'intitule « L'héritage de la tristesse ». Toutes ces versions fort différentes l'une de l'autre témoignent de façon explicite des avatars de l'écriture mironienne à l'égard de son pays : dans les années 1950, pour Miron la parole poétique devait naître du tellurisme du Canada français, car « pour s'épanouir, une poésie a besoin d'une terre, d'un espace, d'une lumière, d'un climat, d'un milieu où elle plonge ses racines ». Cet enracinement du poète s'accompagnera dans les années 1960 d'un engagement littéraire quant à la situation politique du Québec.

« Ce pays, quelle force d'inertie », Miron a-t-il écrit à son ami Claude Haeffely, ce qui nous fait penser au *pays natal* d'Aimé Césaire. Il a dit d'ailleurs avoir ressenti « l'effarente parenté » avec les œuvres de ce grand poète noir de la Martinique. L'engagement de Miron a d'abord été pourtant d'ordre intellectuel et sa lutte idéologique s'intéressait en premier lieu aux problèmes sociaux. À la suite de ces « durs et longs combats intérieurs » qui le tourmentaient depuis la publication de *Deux sangs*, il en arrive à choisir avec d'autres la prise en charge de leur destin dans l'indépendance. Pour dégager son pays de la vie du « chiendent d'histoire depuis deux siècles », Miron appelle tour à tour les « vents telluriques », les « vents de l'âme » et les « vents universels ». Il avance ainsi en poésie à partir de ce qui est tellurique pour aller vers l'universel, sans pour autant oublier le territoire où sa poésie a pris racine.

La poésie de Miron efface, comme l'a bien remarqué Meschonnic, la distinction entre l'épopée et le lyrisme, et vise un lyrisme d'engagement. Miron, qui avait été « dépoétisé dans [sa] langue » en vient à ouvrir à son pays une voie qui mène vers

l'« avenir dégagé » – avenir qui n'est pas *utopique*, mais *enraciné* dans le Québec.

Mots-clés : Gaston Miron (1928-1996), pays, territoire de la poésie, nationalisme, colonisation

### Introduction

Gaston Miron est *le poète national* plutôt que *le poète de la Nation*. Par là, on pourrait dire qu'il n'était pas l'écrivain représentant tant d'autres écrivains, ni celui dont le rôle poétique serait d'imposer aux hommes, d'en haut, son génie métaphysique du lieu ou d'une nation. Miron dit, dans sa prose intitulée *Un long chemin*, « ce n'est pas le nationalisme qui importe, c'est la conscience nationale; celle-ci ne peut être vivifiée qu'aux sources d'une culture nationale<sup>1</sup> ». À propos de la culture nationale, il faut rappeler les mots d'Aimé Césaire dans la conférence prononcée le 11 avril 1972 à l'Université Laval, à Québec : « La culture nationale, que l'on pourrait appeler tout aussi bien la culture du peuple tout entier [...] c'est la création continuée des hommes qui constituent la nation<sup>2</sup>. » La poésie d'un poète national pourrait être une telle création collective du peuple entier, et ce peuple travaille ainsi afin de munir son pays de sa propre littérature. Miron dit : « La littérature ici [...] existera collectivement et non plus à l'état individuel, le jour où elle prendra place parmi les littératures nationales, le jour où elle sera québécoise<sup>3</sup>. » Par ailleurs, en 1965 la revue québécoise *Parti pris*, revue de combat qui base son action principalement sur la décolonisation et le socialisme, fait paraître un numéro spécial avec le titre *Pour une littérature québécoise*. Ce numéro contient les textes d'André Major, de Gérald Godin, de Paul Chamberland et de Jacques Brault, entre autres, ainsi que la prose de Gaston Miron *Un long chemin*, que nous venons de citer. Pierre Maheu, l'un des membres du comité de rédaction de la revue, déclare clairement dans la présentation du numéro que « la littérature canadienne d'expression française (le nom est aussi bâtard que la chose) est morte, si jamais elle a été vivante, et [que] la littérature québécoise est en train de naître<sup>4</sup> ». En juin 1959, Gaston Miron dit que dans sa poésie, l'image ou la métaphore était « inventée, vue, et non pas vécue<sup>5</sup> ». *Le long chemin* mironien était à la recherche de l'authenticité de sa poésie – poésie *québécoise* qui n'existera plus à l'état individuel, mais dans la vie collective du Québec.

### De l'inachevé à l'authentique

Pour Gaston Miron, le Québec est donc la terre où sa poésie est née, niée et renée, ou recommandée avant d'être achevée ou de rester à jamais inachevée. Mais une poésie pourrait-elle rester à jamais inachevée? Lors de la remise du prix Duvernay 1977, Miron lançait le leitmotiv qu'il n'a jamais remis en cause : « Tant que l'indépendance n'est pas faite, elle reste à faire<sup>6</sup>. » De là, on pourrait dire que *tant que l'indépendance du Québec n'est pas faite, la poésie québécoise reste à faire*.

L'un des premiers poèmes de Miron a d'abord été intitulé « Des pays et des

vents ». Par la suite, quand il est paru en 1963 dans la revue *Liberté*, son titre était devenu « Tristesse, ô ma pitié, mon pays ». Enfin dans *L'homme rapaillé*, publié en 1970, ce poème s'intitule « Héritage de la tristesse ». Toutes ces versions fort différentes les unes des autres témoignent de façon explicite des avatars de l'écriture mironienne en ce qui a trait à son pays. À propos de ce poème, Gaston Miron a écrit en 1958 à son ami Claude Haeffely : « [I]l y a peut-être cent versions; je ne sais pas laquelle est authentique et laquelle ne l'est pas. Ce n'est plus un poème<sup>7</sup>. » En 1954, il s'est demandé s'il ne se trompait pas sur « l'authenticité de [sa] poésie », en se jugeant « écartelé entre la recherche et l'action<sup>8</sup> ». C'est quelques mois plus tard qu'il a envoyé à Claude Haeffely la première version de *Des pays et des vents*. Elle commence par ces fameux vers : « Il y a des pays qui sont seuls avec eux-mêmes / et que jamais le soleil ne rejoint » (c'est moi qui souligne). Quant à la deuxième version faite en février 1958, Miron l'appelle la « version définitive » et dit : « [C]'est le seul poème à proprement parler que j'aie écrit dans ma vie. Et je suis convaincu que c'est aussi le dernier<sup>9</sup>. » À vrai dire, ce n'est pas du tout le premier, car les poèmes de *La vie agonique* publiés en 1963 dans la revue *Liberté* ont été écrits entre 1954 et 1959. Et d'ailleurs, on sait que cela ne pourrait jamais devenir le dernier poème. Miron voulait exprimer combien il s'attachait à ce poème où il parle des *pays*, tant le *pays* lui est cher. Il faut pourtant remarquer que dès le titre et dans le poème, le mot *pays* est au pluriel, ce qui signifie que Miron n'y précise pas un *pays spécifique*, mais le *pays général*. Dans les parutions des années 1960, le poète désigne clairement son *pays* au singulier.

Miron ne cessait de réfléchir sur ce que les mots poétiques devaient exprimer dans cette société encombrée d'empêchements ou de limitations. Il se qualifiait de l'un des « déracinés par l'intérieur<sup>10</sup> », et il lui fallait chercher son identité à côté de ce qui est français, sinon accepter l'américanisation ou bien s'enraciner dans la terre de Québec. Sa poésie s'est ressentie de ce climat social, et Miron en vient à choisir cet enracinement. Pour lui, la parole poétique devait naître du tellurisme du Canada français, car « pour s'épanouir, une poésie a besoin d'une terre, d'un espace, d'une lumière, d'un climat, d'un milieu où elle plonge ses racines<sup>11</sup> ». Pour la troisième version de *Des pays et des vents*, il a apporté quelques corrections aux deux premiers vers (« Il y a des pays qui sont seuls avec eux-mêmes / et que jamais le soleil ne rejoint »), en tenant compte de leur similitude avec le vers d'un poète français. À partir de cette coïncidence, il dit : « [T]oute ma poésie est une poésie de coïncidences. Aimé Césaire, par exemple, a rendu bon à rien tout ce que je puis écrire<sup>12</sup>. » Il confirme ainsi vouloir suivre des mots poétiques d'Aimé Césaire et déclare qu'il fera de sa poésie un engagement politique. Pour lui, le vers authentique n'est pas dans la poésie française. Il ne faudrait donc pas trop s'attacher à la recherche de la sensibilité de Joachim du Bellay, ni à celle de la modernité de Baudelaire ou de l'automatisme d'André Breton pour accéder à la poésie de la décolonisation. « Ce pays, quelle force d'inertie<sup>13</sup> », Miron a-t-il écrit en 1954, ce qui fait penser au *pays natal* d'Aimé Césaire. Il a dit d'ailleurs avoir ressenti « l'effarante parenté<sup>14</sup> » avec les œuvres de

ce poète martiniquais, « grand poète noir », comme l'appelle André Breton. Il me semble indéniable qu'à cette époque-là, Miron a été influencé par la lecture du *Cahier d'un retour au pays natal*. L'on a beaucoup associé le thème du *retour* au *Cahier* de Césaire, et il nous faudrait maintenant réfléchir sur le mot *natal*, pour Césaire comme pour Miron, c'est-à-dire le lieu même où se déroule *leur poésie* et finalement *leur existence*. Dans les versions de 1963 et du recueil *L'homme rapaillé* publié en 1970, le vers « des pays [...] que jamais ne rejoint le soleil » est devenu « un pays que jamais ne rejoint le soleil natal » (c'est moi qui souligne). Ce *soleil natal* ne sera pas *noir* comme dans « El Desdichado », de Nerval, ni *mouillé* de brouillards ni monotone comme dans les poèmes de Baudelaire tels que « L'invitation au voyage » et « Parfum exotique ». Ce soleil, avec les « vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires<sup>15</sup> », se lèvera comme salvateur pour le « peuple détruit » ou le « peuple abîmé », rejoindra un jour le territoire où la poésie de Miron a pris racine. Ainsi, « des pays [...] que jamais ne rejoint le soleil » étaient devenus à la fin d'une version des années 1950 « des pays [...] que le soleil un jour rejoindra », et on pouvait y voir une espérance<sup>16</sup>. Miron ne le dit pourtant plus dans les versions ultérieures, et il l'espère dans le silence.

### Du tellurique à l'universel

Dans le poème « Pour mon rapatriement », rédigé en 1956, Miron décrit un homme qui a envie de revenir de son exil. On peut y lire « Homme aux labours des eaux vers des villes réelles<sup>17</sup> » selon la version de la lettre du 21 février 1956, ou « vers une terre et des villes réelles » dans le poème qui a paru dans *Le Devoir*, le 6 octobre 1956. Mais en 1963, dans *La vie agonique*, ce vers est devenu « En vue de villes et d'une terre qui te soient natales » (c'est moi qui souligne). Miron a expliqué dans une note marginale à côté de ce poème comment il a trouvé ce mot *natal*, au lieu de réel : « J'ai lu par hasard (dans un dictionnaire? Un ouvrage?) que le mot *natal* pouvait signifier aussi bien le pays où l'on naît que celui où l'on peut s'épanouir<sup>18</sup> ». La terre natale a donc plus d'espoirs que la terre réelle, car celle-là est une terre où sa poésie pourra s'épanouir. Et, d'ailleurs, la terre et les villes réelles où l'on vit pourraient être un autre lieu que son pays natal. Miron met en exergue un vers de François Villon pour les poèmes de *La vie agonique* : « En mon pays suis en terre lointaine ». Ce vers de Villon est tiré de la *Ballade du concours de Blois*, appelée également par les exégètes du poète *Ballade des contradictions*, car il n'y avait pas de concours et chaque poète représente dans sa ballade des éléments contradictoires à la lumière du premier vers du duc Charles d'Orléans, « Je meurs de seuf auprès de la fontaine ». Quant à la ballade de Villon, en voici les dix premiers vers :

Je meurs de seuf auprès de la fontaine,  
 Chault comme feu et tremble dent a dent,  
 En mon pays suis en terre loingtaine,  
 Lez ung brasier frissonne tout ardent,

Nu comme ung ver, vestu en président,  
 Je riz en pleurs et attens sans espoir,  
 Confort reprens en triste desespoir,  
 Je m'esjouys et n'ay plaisir aucun,  
 Puissant je suis sans force et sans pouoir,  
 Bien recueully, debouté de chascun<sup>19</sup>.

Pourrait-on mourir de soif auprès de la fontaine? C'est un vers représentant la contradiction, et les vers de Villon qui le suivent contiennent également des éléments contradictoires. En citant le troisième vers de la ballade qui exprime les angoisses de l'exil de Villon, Miron voulait partager avec les lecteurs québécois ce dépaysement que l'auteur de la ballade a réellement ressenti à Angers, auprès des poètes courtisans de Charles d'Orléans.

Le sentiment de Miron à l'égard de son pays est pourtant plus complexe ou plus ambigu. Miron appelle le Québec (c'était le Canada dans la première version) « [sa] terre amère [sa] terre amande ». On pourrait dire qu'il accueille les deux aspects dans ce vers; l'opposition *terre amère* / *terre amande* est construite de l'opposition *amande amère* / *amande douce*, et l'assonance renforce le rapprochement dans l'opposition. À ma demande de préciser ce que le poète voulait exprimer à travers cette expression, Pierre Nepveu a répondu : « [C]'est l'éternelle ambiguïté de Miron par rapport au pays : douloureux et doux, aimé malgré la tristesse et l'amertume qu'il suscite<sup>20</sup>. »

Pour dégager son pays de cette vie du « chiendent d'histoire depuis deux siècles » et pour le voir rejoindre finalement le *soleil natal*, Miron appelle tour à tour les « vents telluriques », les « vents de l'âme » et les « vents universels<sup>21</sup> ». Il avance ainsi en poésie à partir de ce qui est tellurique pour aller vers l'universel, en reliant la notion d'universel à celle d'identité. Gaston Miron dit dans le poème *L'octobre* : « Nous n'avons pas su lier nos *racines de souffrance* / à la *douleur universelle* dans chaque homme ravalé ». En effet, Yves Préfontaine, poète et collaborateur à la revue *Liberté*, déplore dans un article les attitudes de quelques écrivains québécois dont les œuvres restent privées de « cette sève de pays qui ruisselle dans certains poèmes de Gaston Miron<sup>23</sup> ». Mais ces racines de souffrance ne se déracinent pas bien, comme *le chiendent*, et peut-être résiste-t-on même trop dans le particularisme étroit comme *l'achigan*. Cette manière de lier les racines de souffrance à la douleur universelle le hantait depuis les années 1950. Dans un tout petit poème de 1954, Miron a écrit : « l'idée du chiendent / c'est dans l'homme / sa tourmente aiguïlée / [...] / ça ne déracine pas<sup>24</sup> ». En dehors du vers « chiendent d'histoire depuis deux siècles » que nous venons de citer, et il y a aussi ce vers de *La marche à l'amour* : « j'ai du chiendent d'achigan plein l'âme<sup>25</sup> ». Pour comprendre ce vers typiquement mironien, que j'ai d'ailleurs nommé le vers *intraduisible*, selon le terme d'Yves Bonnefoy, il faut tenir compte de ce qu'a dit Paul Ricœur : « [L]a tâche du traducteur ne va pas du mot à la phrase, au texte, à l'ensemble culturel, mais à l'inverse : s'imprégnant par de vastes lectures de l'esprit d'une culture, le traducteur redescend du texte, à la phrase et au mot<sup>27</sup>. » Quand on le

traduit, il faut réfléchir sur cet esprit d'une culture – culture qui ne s'étiolera jamais sous une autre culture dominante. Quand on s'aperçoit de la force d'une telle culture et qu'on connaît l'ensemble de la poésie qui en est née, on comprend qu'il s'agit bien de résistance – résistance d'un poète ou d'un intellectuel et celle du peuple entier qui s'y enracine depuis deux siècles, soit depuis la guerre de Sept Ans.

### Conclusion

Les intellectuels ou les écrivains devraient avoir cet esprit de résistance ou de ténacité dans le pays où le peuple entier cherche à maintenir son identité dans la vie quotidienne ou religieuse. Miron dit en 1954 : « Certains événements récents, malgré toute leur stupidité et bêtise et infantilisme, ne manquent pas de me troubler et d'alerter les quelques intellectuels lucides de ce pays<sup>28</sup>. » Quant aux « événements récents » dont il parle, d'après François Dumont, professeur à l'Université Laval, « il s'agit peut-être de la grève de Louiseville, en 1953, au cours de laquelle les syndicats et Maurice Duplessis étaient entrés en conflit ouvert<sup>29</sup> ». Si les « intellectuels lucides » ont été alertés par les événements sociopolitiques, c'est un effet de cette lutte entre les ouvriers et le gouvernement unioniste; c'est-à-dire entre les classes sociales, non pas entre les peuples. Ce qui se prolongera dans les mouvements socialistes de la revue *Parti pris*. Il est vrai de dire que sous l'influence de la *Cité libre*, Miron pensait au moins jusqu'en 1956 que tous les maux de son pays provenaient uniquement du duplessisme, sans s'apercevoir du phénomène colonial<sup>30</sup>, qu'il a défini en 1965 comme les « ravages de la dualité linguistique, infériorisation économique-sociale, dépendance politique<sup>31</sup>... ». Ici, il faut noter qu'Albert Memmi, dans sa préface écrite en 1966 pour le *Portrait du colonisé*, dit que « la colonie est une relation de *peuple à peuple* et non de classe à classe<sup>32</sup> » (c'est l'auteur qui souligne). C'est une remarque apparemment très évidente, mais souvent oubliée par les intellectuels et les écrivains d'origine bourgeoise. Memmi dit aussi dans cet ouvrage que « [t]out comme la bourgeoisie propose une image du prolétaire, l'existence du colonisateur appelle et impose une image du colonisé<sup>33</sup> ». Là, tout est confondu, et il pourrait s'agir d'une stratégie des colonisateurs qui tentent de fabriquer le problème entre des classes sociales dans le pays colonial. Ce qui est plus grave est que l'élite intellectuelle et bourgeoise engendrée par le conservatisme soutient par ses actes déplorables le pouvoir de ceux qui dominent ou colonisent son propre territoire. Miron critique ouvertement une telle idéologie bourgeoise des individualistes ou des assimilés, même s'ils la récuse, et les dénonce à juste titre dans son poème *Compagnon des Amériques*, tout en les qualifiant de « toutes les compromissions en peaux de vison », d'« insectes des belles manières », entre autres.

Il semble que le Québec n'était pourtant pas un pays *colonial*, selon les mots d'Aimé Césaire quand il dit à l'auditoire québécois lors d'une conférence tenue à l'Université Laval « je tiens la Martinique pour un pays colonial<sup>34</sup> ». Et Memmi, dans son article intitulé « Les Canadiens français sont-ils des colonisés? »<sup>35</sup>, a affirmé qu'ils ont été *dominés*, tout en se gardant d'utiliser le mot *colonisé*<sup>36</sup>. Mais dans cette

terre dominée de Québec, il n'en reste pas moins vrai que l'on peut voir le phénomène colonial – phénomène que Miron n'a ressenti qu'après la lecture des ouvrages de la décolonisation. Par ailleurs, Miron nous parle dans *Un long chemin* d'une autre voie par laquelle le mot *colonisé* a pénétré en lui et l'a bouleversé : quand il a entendu dire qu'Albert Béguin avait l'impression d'une résonance de « conscience colonisée » dans les textes des écrivains du Canada français. Les remaniements continuels de Miron consistaient donc à admettre d'abord, puis à démolir et enfin à reconstruire une telle « conscience colonisée » à sa façon, avec l'outil des mots poétiques. Il y substitue finalement la confiance en soi et l'audace historique du peuple québécois, et lui donne ses propres *beauté, intelligence et force*, si j'emprunte les mots césairiens<sup>37</sup>.

La poésie de Miron efface ainsi, comme l'a bien remarqué Meschonnic<sup>38</sup>, la distinction entre l'épopée et le lyrisme, et vise un lyrisme d'engagement. Miron, qui avait été « dépoétisé dans [sa] langue<sup>39</sup> », en vient à ouvrir à son pays une voie qui mène à l'« avenir dégagé<sup>40</sup> » – avenir qui n'est pas *utopique*, mais *enraciné* dans le Québec.

(Daekyun HAN, Université de Cheongju)

#### Note

- 1 Gaston Miron, « Un long chemin », *L'homme rapaillé*, Typo, 1998, p. 200.
- 2 Aimé Césaire, « Société et littérature dans les Antilles », *Études littéraires*, volume 6, n° 1, avril 1973, p. 10. C'est le texte de la conférence prononcée le 11 avril 1972 à l'Université Laval, Québec.
- 3 Gaston Miron, « Un long chemin », *op. cit.*, p. 201.
- 4 Pierre Maheu, « Le poète et le permanent », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 2.
- 5 Gaston Miron, « Note d'un homme d'ici », *op. cit.*, p. 184.
- 6 Gaston Miron, « Un long chemin », *ibid.*, p. 194.
- 7 Dans la lettre à Claude Haeffely du 24 mars 1958, Gaston Miron, *À bout portant, correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely 1954-1965*, Leméac, 1989, p. 79.
- 8 Dans la lettre à Claude Haeffely du 29 juillet 1954, *ibid.*, p. 15.
- 9 Dans la lettre à Claude Haeffely du 13 février 1958, *ibid.*, p. 72.
- 10 Dans la lettre à Claude Haeffely du 21 septembre 1954, *ibid.*, p. 22.
- 11 Gaston Miron, « Situation de notre poésie », *Un long chemin, proses 1953-1996*, édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu, L'Hexagone, 2004, p. 35.
- 12 Dans la lettre à Claude Haeffely du 25 février 1958, *op. cit.*, p. 77.
- 13 Dans la lettre à Claude Haeffely du 21 septembre 1954, *ibid.*, p. 22.
- 14 Dans la lettre à Claude Haeffely du 21 février 1956, *ibid.*, p. 48 : « Certaines œuvres que j'ai lues depuis un an, comme celle de Césaire par exemple, m'écrasent par l'effarante parenté que je ressens à leur endroit. Certains parallèles de ma démarche se confondent avec les leurs. »
- 15 Gaston Miron, « Héritage de la tristesse », *op. cit.*, p. 86.
- 16 Quand j'ai fait la traduction en coréen des poèmes de *L'homme rapaillé*, l'ex-épouse de Gaston Miron, Madame Marie-Andrée Beaudet m'a écrit, « la tristesse que vous relevez très justement dans sa poésie (l'on peut également parler de souffrance) s'accompagne cependant toujours d'espérance ».

- 17 Dans la lettre à Claude Haeffely du 21 février 1956, *op. cit.*, p. 47
- 18 Gaston Miron, dans la note marginale sur son poème « Pour mon rapatriement », *L'homme rapaillé*, édition annotée, Montréal, L'Hexagone, 1994, p. 74.
- 19 François Villon, « Ballade des contradictions », *Le lais Villon et les poèmes variés*, édités par Jean Rychner et Albert Henry, T. 1 Textes, Droz, 1977, p. 46.
- 20 Pierre Nepveu, dans le courriel qu'il m'a expédié le 11 juin 2011.
- 21 Gaston Miron, « Héritage de la tristesse », *op. cit.*, p. 86.
- 22 Gaston Miron, « L'octobre », *ibid.*, p. 103.
- 23 Yves Préfontaine, « Engagement vs enracinement », *Liberté*, n° 17, novembre 1961, p. 720.
- 24 Dans la lettre à Claude Haeffely du 25 février 1958, *op. cit.*, p. 77.
- 25 Gaston Miron, « La marche à l'amour », *op. cit.*, p. 61.
- 26 Han Daekyun, « De la traduction de quelques intraduisibles », *Liberté*, n° 293, octobre 2011, p. 98.
- 27 Paul Ricœur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 56.
- 28 Dans la lettre à Claude Haeffely du 12 octobre 1954, *op. cit.*, p. 22.
- 29 François Dumont, dans le courriel qu'il m'a expédié le 26 septembre 2017.
- 30 Cf. Gaston Miron, « Un long chemin », *op. cit.*, p. 194.
- 31 *Ibid.*, p. 203.
- 32 Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Gallimard, 1985, p. 15.
- 33 *Ibid.*, p. 99.
- 34 Aimé Césaire, « Société et littérature dans les Antilles », *op. cit.*, p. 9. C'est justement ce que je voulais dire dans ma communication faite à la Martinique en juin 2017, lors du congrès annuel du CIÉF.
- 35 Albert Memmi, « Les Canadiens français sont-ils des colonisés? », dans *Portrait du colonisé*, nouvelle édition québécoise, revue et corrigée par l'auteur, Montréal, l'Étincelle, 1972.
- 36 Cf. Han Daekyun, « Dix questions à Gaston Miron », *Liberté*, n° 292, juin 2011, p. 56-57.
- 37 Cf. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence africaine, 1983, p. 57 : « aucune race ne possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force ».
- 38 Cf. Henri Meschonnic, « L'épopée de l'amour », *Études françaises*, vol. 35, n°s 2-3, 1999, p. 98 : « [...] s'il y a, aujourd'hui, une poésie qui réduit à rien les idées toutes faites sur le lyrisme, sur l'épopée, et sur leur opposition, c'est bien la poésie de Gaston Miron ». Par là, Meschonnic contredit clairement Hegel : « La poésie lyrique est à l'opposé de l'épique. » (G.W. Friedrich Hegel, *Esthétique. La poésie*, Paris, Aubier-Montaigne, 1965, vol. 8-I, p. 128, cité dans Henri Meschonnic, *Pour la poétique I*, Gallimard, 1970, p. 98.)
- 39 Gaston Miron, « Monologues de l'aliénation délirante », *op. cit.*, p. 93.
- 40 Gaston Miron, « L'octobre », *ibid.*, p. 104.

## Bibliographie

- Césaire, Aimé (1973) « Société et littérature dans les Antilles » *Études littéraires*, vol. 6, n° 1, avril.
- (1983) *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence africaine.



- Han, Daekyun (2011) « Dix questions à Gaston Miron » *Liberté*, n° 292, juin.
- (2011) « De la traduction de quelques intraduisibles » *Liberté*, n° 293, octobre.
- Maheu, Pierre (1965) « Le poète et le permanent » *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier.
- Memmi, Albert (1972) « Les Canadiens français sont-ils des colonisés? » *Portrait du colonisé*, nouvelle édition québécoise, revue et corrigée par l'auteur, Montréal, l'Étincelle.
- Memmi, Albert (1985) *Portrait du colonisé*, Gallimard.
- Meschonnic, Henri (1970) *Pour la poésie I*, Gallimard.
- (1999) « L'épopée de l'amour » *Études françaises*, vol. 35, n°s 2-3.
- Miron, Gaston (1989) *À bout portant, correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely 1954-1965*, Leméac.
- (1994) *L'homme rapaillé*, édition annotée, Montréal, L'Hexagone.
- (1998) *L'homme rapaillé*, Typo.
- (2004) *Un long chemin, proses 1953-1996*, édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu, l'Hexagone.
- Préfontaine, Yves (1961) « Engagement vs enracinement » *Liberté*, n° 17, novembre.
- Ricœur, Paul (2004) *Sur la traduction*, Paris, Bayard.
- Villon, François (1977) « Ballade des contradictions », *Le lais Villon et les poèmes variés*, édités par Jean Rychner et Albert Henry, T. 1 Textes, Droz.